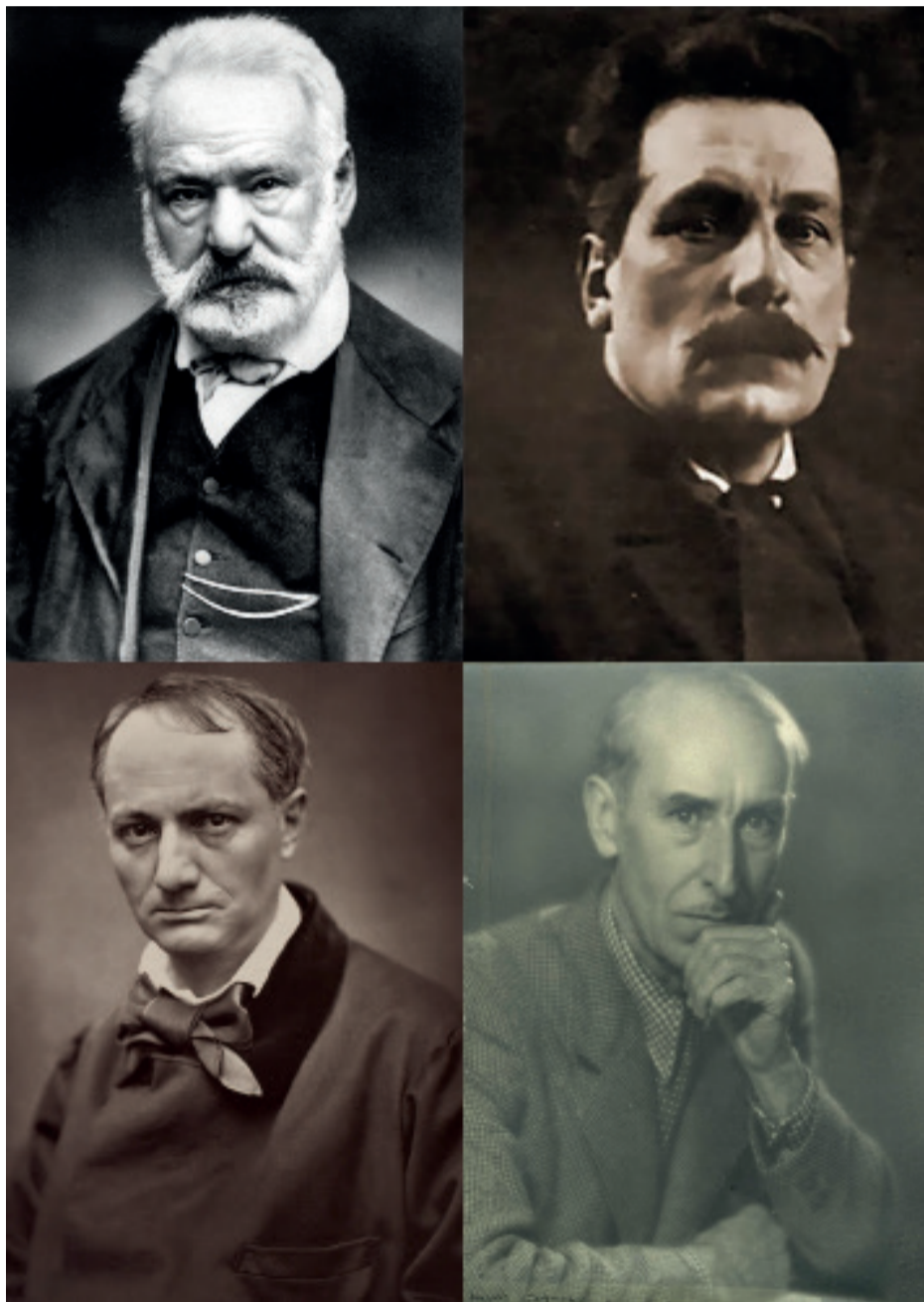


Les dossiers de

Pantun sayang

Association
Française du Pantoun



LES PANTOUMNIQUES

Ernest, Victor, Charles & Cie

par Jean de Kerno

© Jean de Kerno, 2013.
Première publication :
Malaisie-France. Un voyage en nous-mêmes, Collectif (Arkuiris-ITBM, 2013).

Reproduit avec l'autorisation de l'auteur et des éditeurs.

En couverture :
Victor Hugo - Portrait
René Ghil - Portrait
Charles Baudelaire - Portrait (ci. 1862, par Étienne Carjat)
Henri Fauconnier - Portrait (1937, Collection Roland Fauconnier)

I .

Paris, juillet 1828

Toujours du plus oriental... Eh bien, cette fois-ci il va être servi ! Il descend quatre à quatre les escaliers de chez lui, l'ancien couvent des Filles du Calvaire dans la rue du même nom, à Paris, aussi excité que s'il avait lu, gravé en lettres d'or sur un nuage au-dessus de la basilique du Sacré Cœur, son nom accolé à la mention « membre de l'Académie française ». Au point qu'il décide de se rendre à pied jusqu'au 11 de la rue Notre-Dame des Champs. Une bonne descente rafraîchissante de la montagne de Montmartre vers les bords de Seine, pour se donner le temps de se calmer. Je ne sais pas si Monsieur le sous-chef de bureau au Ministère des Finances portait une blouse grise aux larges ronds de cuir brun, il est probable que non ; mais une chose est sûre : le Précieux reposait fermement sous son bras, dans sa chemise de carton à la belle entête dorée.

Non, tout ceci est faux. Ernest ne se rend pas en personne au domicile de son héros, Victor, qu'il rencontre en réalité aux réunions de la Place Royale ou au Cénacle de l'Arsenal. Le jeune et brillant poète est en train de s'y tailler une gloire nationale. Non, Ernest court à la poste la plus proche. Mais peu importe. L'essentiel, c'est la passion. Et le Précieux, qu'il tient bien serré sous son bras dans son courrier – le sixième adressé à celui qu'il inonde de son admiration, soit Victor, déjà père de trois enfants à 26 ans, idolâtré des fiévreux Romantiques. Mais pour ce dernier l'heure est désormais à l'oriental : c'est Goethe qu'il faut rattraper pour atteindre, demain, à l'international naissant. Je crois le voir : Victor tape sur l'épaule d'Ernest : *Vous avez étudié aux Langues orientales. Chacun connaît vos talents d'orientaliste à la Société Asiatique, et votre art de poétiser. Votre oncle a justement confiance en vous, et l'on ne m'avait pas en vain adressé à vous. Fouillez, fouillez-moi tout cet Orient, cher ami, et ramenez-moi du plus oriental, du toujours plus oriental, je vous prie.*

Ernest est né à Nantes en 1790. Il est donc de douze ans l'aîné de Victor. Il fait partie des premiers bataillons d'orientalistes romantiques formés après la Révolution avec la création de l'École des langues orientales. C'est son enthousiasme de « petit romantique », qui le rend si éternellement jeune. Et l'aide à survivre au ministère des Finances. Néanmoins, il n'a encore écrit aucun de ses romans qui vont se multiplier jusqu'à sa mort, en 1845 : seulement quelques poèmes à la mode du temps. Ernest colle au Cénacle en attendant de trouver sa voie, qui ne sera donc ni de poète ni d'orientaliste. Il a sous le bras sa sixième lettre au maître vénéré. Il court.

Voyez comme le futur romancier ignore, en dévalant l'escalier de sa claustrale demeure, qu'il tient sous l'aisselle ce jour-là les quelques lignes qui finalement, seules, feront entrer son nom dans la postérité !

Deuxième lettre d'Ernest à Victor

Monsieur et cher ami, C'est du bureau que je vous écris pour me tirer d'un maudit travail d'additions qui fut inventé pour tuer toute imagination, toute poésie.

Troisième lettre

Je serais heureux si le fragment que je vous donne pouvait être de quelque utilité à la composition de votre recueil d'Orientales. Votre ami, j'aime à le répéter. Ernest Fouinet.

Quatrième lettre

Tâchez donc de venir dimanche à l'Arsenal, car je ne me lasse point de vous voir et je finirai à ce propos par une citation arabe : « Je suis l'épée si ce n'est que l'épée s'émousse et que les coups que je te porte ne s'émoussent jamais ». Au lieu de coups mettez amitiés et tout sera vrai.

Cinquième lettre (rédigée sur papier à en-tête : Administration des contributions directes)

Je raye bien vite, monsieur et cher ami, le titre de cette feuille pour pouvoir vous parler de poésie en toute sûreté. Au risque de vous ennuyer de mes missives, je vais vous communiquer de l'oriental. J'écrirai ainsi tant que la colombe prendra un collier.

Sixième lettre

Peut-être vous vous plaindrez de mes réflexions écrites... je ne dirai plus que deux mots. Votre ami, Ernest Fouinet

Ce dernier envoi contient un lot de pièces poétiques arabes que Victor reprendra pour la plupart, ainsi qu'une petite pièce d'une *délicieuse originalité* : un *pantun* malais – pantoun ou le « ou » se substitue au « u » pour rester fidèle à la prononciation d'origine. Les lettres d'Ernest figurent dans le manuscrit des *Orientales*, accompagnant les pièces fournies par celui-ci et les notes, que le poète reprendra presque toujours mot à mot. Mais elles ne figureront pas dans l'édition imprimée.

Je me suis toujours demandé, depuis que j'ai appris tout cela, si notre précieux pantouM (souvent appelé 'à la française') n'avait pas été béni, lui aussi, sur les fonts baptismaux d'un papier à en-tête de l'Administration des Contributions directes. Mais peu importe, puisque c'est en termes de contributions indirectes que le pantouM pourvoira généreusement auprès de la littérature mondiale. Je tape sur mon clavier magique « PantouM », et 360 000 notices apparaissent sous mes yeux, toutes langues électroniquement incluses. Je tape « PantouN », en voilà 618 000 : à peine le double. Si quelque nouveau sous-chef de bureau, assis sur le siège d'Ernest, s'avisait demain de taxer le pantouM, il ne serait peut-être pas pour autant assuré du fauteuil à l'Académie française qui ne fut point accordé à Ernest, mais à coup sûr il aura mérité sa décoration par la République.

||.

Et maintenant, place à la Coquille. Vous savez, cette fameuse coquille qui, à l'impression, va transformer le pantouN malais découvert par Fouinet et reproduit par Hugo dans une note de ses *Orientales* (lesquelles paraîtront, enfin ! en janvier 1829) en pantouM. Victor y attachait si peu d'importance que la coquille se reproduisit de réimpressions en rééditions, car les *Orientales* eurent un retentissement colossal. Si bien que, fait merveilleux pour une coquille, en un rien de temps, elle était canonisée. Vous allez savoir comment un peu plus loin.

À dire vrai la possibilité d'hybridation est sans doute inscrite dans l'essence même du *pantun*. Le souci des connaisseurs de distinguer ce qui est à distinguer ne résiste pas au flot d'échanges suscités par l'extraordinaire générosité du *pantun melayu*. Je dis bien « générosité » : aptitude à accepter et à « comprendre » (prendre avec soi) l'Autre, en ce qu'il a précisément de radicalement différent (et c'est généralement sa part la plus invisible) d'avec soi. Tenez, ce psaume-pantouM ici. Et encore, ce pantouM-sonnet

là... Et ce pantouN-haïku... Et ce pantouN-heptagramme, et ces innombrables créations qui ne cherchent plus depuis belle lurette à se donner de nom. « C'est qu'au cœur des *Orientales* de Victor Hugo » me direz-vous, « n'y a-t-il pas justement déjà l'inépuisable foisonnement de Babel ? ».



Venons-en aux fameux *Papillons* qu'avait introduits William Marsden à Londres en 1812, dans sa *Grammaire malaise*.

Kupu-kupu terbang melintang...

*Butterflies sport on the wing around,
They fly to the sea by the reef of rocks.
My heart has felt uneasy in my breast,
From former days to the present hour.*

Un vrai *pantun melayu*, de quatre strophes liées... Et Napoléon passa par là... En 1824, le Néerlandais C. P. J. Elout traduit Marsden, *Grammaire de la langue malaise*. C'est là qu'Ernest fait sa trouvaille. Il modifie en vitesse quelques mots par-ci par-là pour le principe, et se précipite à la poste. Pas le temps de rimer. Le maître est pressé. C'est quelques mois plus tard qu'il en fera une version rimée, dans son '*Choix de poésies orientales*' donné pour la onzième livraison de la *Bibliothèque choisie*, publiée par les soins de Francisque Michel en 1830.

Ernest Fouinet, 1828 (Version des Orientales)

*Les papillons jouent à l'entour sur leurs ailes ;
Ils volent vers la mer, près de la chaîne des rochers.
Mon cœur s'est senti malade dans ma poitrine,
Depuis mes premiers jours jusqu'à l'heure présente.*

Ernest Fouinet, version du Choix de poésies orientales, 1830

*Les papillons voltigent vers la mer,
Qui du Corail baigne la longue chaîne :
Depuis longtemps, mon cœur sent de la peine
Depuis longtemps j'ai le cœur bien amer.*

On dit que Victor y aurait mis son grain de sel... On ne prête qu'aux riches. Mais tout de même, Ernest aurait pu remarquer qu'il contrevenait à l'un des principes structurels élémentaires du pantouN, qui consiste en deux rimes croisées ! En tout cas, il commente, et c'est là l'un de nos tout premiers commentaires français sur le genre : *C'est bien peu de chose que cette chanson : elle est vague, sans suite : point de pensées, de douces images ! voilà tout : aussi qui tenterait d'en peindre l'effet risquerait de se rendre inintelligible ou ridicule ; ce serait vouloir répéter, avec une voix rude et sans souplesse, les mots qu'une petite fille improvise en les chantant d'une voix suave et flexible : sa bouche fraîche et riante, ses regards naïfs et heureux, tout concourt à l'effet : aussi de même que l'on craint d'enlever à une fleur son velouté en la touchant trop, je me garderai de plus longs commentaires.*

Ensuite ? Ensuite, les *Papillons* s'envolent.

*Les papillons couleur de neige
Volent par essaims sur la mer
Beaux papillons blancs, quand pourrai-je
Prendre le bleu chemin de l'air*
(Théophile Gautier, 1838)

Suivez-en la trace, si cela vous enchante : car elle a enchanté chaque nouveau siècle qui passait.

Dans son *Choix de poésies orientales* traduites en vers et en prose, Ernest livrait, en plus de la seconde version des 'Papillons', trois autres extraits de poésie malaise : un extrait en quatrain narratif rimé de l'histoire de Ken Tambuhan, une « romance » classique ; un « Pantoum (chanson) traduit en prose » et un « Autre pantoum traduit en vers ». Le premier est une succession continue de cinq pantoums authentiques, retraduits en français, mais présentés comme s'il s'agissait d'un seul poème, ce qui les rend incompréhensibles. Le second, en revanche, mérite un moment d'attention. Serait-ce le chef d'œuvre d'Ernest ? Il est, lui aussi, formé de cinq strophes, dont les deux premières développent un seul et même quatrain malais. Et c'est en cette petite audace que réside, certainement, l'apport original de Fouinet. En tout cas, il faudra attendre bien longtemps pour trouver d'autres poètes motivés par un travail de récréation formelle à partir du pantoum-quatrain. Voici les deux strophes :

*Si devant moi vous marchez, ô ma belle !
Cueillez pour moi des fleurs du Camboja.
Sur les tombeaux leur ombre solennelle
S'étend déjà.*

*Si vous mourez la première ô ma belle,
Vous m'attendrez à la porte des cieus ;
Ô vous, mon cœur ! ô la douce prunelle
De mes deux yeus ! (...)*

Voici le pantoum malais concerné suivi d'une traduction de mon fait :

*Kalau tuan jalan dahulu
Carikan saya daun kamboja
Kalau tuan mati dahulu
Nantikan saya di pintu syurga*

*Si tu tailles le chemin en premier
Prends-moi une feuille de frangipani
Si jamais tu meurs le premier
Attends-moi aux portes du Paradis*

Encore un peu de patience. C'est le temps qui convertira le « n » en « m ». En 1857, Charles Baudelaire compose sa célébrissime *Harmonie du soir*, notre premier pantoum national, et le tour est joué, sans le moindre recours à l'Orient. À la date de publication des *Fleurs du Mal*, Ernest était mort et plus qu'oublié.

Le relais était bien en place : écrire pantoum au lieu de pantoum fût devenu, sur les berges de la Seine, un crime de lèse-pantoumité. Et ce n'est pas l'intrusion des pantoums de Charles-Marie Leconte de Lisle au sein de la formidable expansion universelle du pantoum parnassien qui changera les choses, non plus que le singulier et magnifique *Pantoun des pantoun* de René Ghil.

Ernest, personne ne s'avisait jamais que de vous deux, Victor et toi, c'est toi qui révélais le pantoum à la France littéraire. C'est toi qui le premier en joua – mais tu étais bien trop insouciant, ou trop peu poète plutôt, pour t'en douter. En ouvrant la matrice-quatrain du pantoum en ses deux moitiés comme on ouvre un abricot ou un mangoustan bien mûr, Fouinet ouvrait potentiellement une infinité de pistes.

Le PantouM, lui, n'en suivra qu'une seule : celle du pantouN lié (*pantun berkait*) où l'on répète les vers 2 et 4 en vers 1 et 3 de la strophe suivante. Jusqu'à ce qu'un certain Fauconnier, Prix Goncourt 1930, ne ré-introduise en français le pantouN-quatrain, seule une poignée de poètes revinrent à ce qu'est l'essence du pantouN, pour tenter d'en jouer. Dès lors, les retours aux fondements poétiques ont été plus nombreux :

René Ghil

Koûtshing, — chat au nom de Java

*La nuit dans le temps, ainsi qu'un trou
Un pin résonne du vent de soir de lune
La mort va par le travers de tout
en ton esprit la vie était une.*

*L'été est épars du vent qui gèle...
Un pin résonne du vent de soir de lune
En ton esprit, la vie était une
et la mort t'a départagé d'elle...*

Francis de Croisset

Pantoun du Prince Sélim

*Tu es mon étoile
Tu as brillé pendant ma nuit
Ne vas pas t'éteindre avant ma mort
Car je veux briller de ta lumière*

Marie-Catherine Daniel

*Sous le banyan rêve l'enfant :
Bateau de sève, barreaux de vent.
Sous le drapeau crèvent les gens :
Rectangle blanc, barreaux de sang.*

Et voici une innovation récente fondée sur le principe consistant à ne « traduire » que des sons, la langue d'origine étant inconnue. (Une possibilité à laquelle le malais se prête volontiers pour des franco-phones, on n'y a pas assez pris garde depuis René Ghil) :

Magali Duru

*Banyak orang bergelang tangan
Sahaya seorang bergelang kaki
Banyak orang larang jangan
Sahaya seorang turut hati*

donne :

*Baignant dans la fange du fleuve alangui,
Tu savoures, mon ange, de la langue, kakis,
Beignets d'orange aux senteurs étranges,
Sirop en mélange de fleurs et de fruits.*

Bonheur des traductions, retraductions, sur-traductions. Georges Voisset avait traduit le poème original naguère, il s'associe à Magalie Duru pour en offrir une nouvelle version :

*Bannis de mes poignets, les bracelets dansants !
Je suis celle qui met breloques aux chevilles.
Bannis de mes propos, les 'faut pas', les 'va-t-en !'
Je suis celle qui sait suivre son cœur de fille.*

IV.

Le grand travail universel des poètes accompagne la petite musique des spécialistes d'ici et de là qui traduisent et transcrivent et parmi lesquels on compte de grands poètes comme Muhammad Haji Salleh. Car la traduction conserve un rôle évidemment capital, à la fois de savoir et de création. À propos de l'essence même de la Poésie, et peut-être de la langue malaise plus que d'autres, Georges Voisset, évoquant Ghil, parle de 'Big Bang' des sonorités.

« Je prends l'exemple du pantoun des 'fourmis rouges' », écrivait récemment dans son blog l'un de nos plus avisés amateurs de belles choses poétiques et orientales, Jean-Claude Trutt, « et je me pose la question : quelle est la version qui conserve le mieux la poésie de l'original, celle de Fauconnier ou celle de François-René Daillie ? ».

Version Fauconnier :

*Fourmis rouges dans le creux d'un bambou,
Vase remplie d'essence de rose...
Quand la luxure est dans mon corps
Mon amie seule me donne l'apaisement.*

Version Daillie (respectueuse des rimes) :

*Fourmis rouges dans le bambou,
Flacon d'eau de rose calmante.
Pour l'amour quand il brûle en nous,
Un seul remède, notre amante.*

« Il est intéressant de voir ce que Voisset en a fait », poursuit Jean-Claude Trutt :

*Fourmis rouges dans un bambou
flacon tout rempli d'eau de rose
Au feu qui dévore mon corps
il n'est qu'un antidote c'est vous.*

« Il y a un beau balancement et un beau sacrilège : deux vers rimés mais pas croisés. Pourtant, je crois que je préfère l'apaisement de Fauconnier à l'antidote. (Mais je ne connais pas le malais) » conclut l'auteur.

*Kerangga di dalam buluh
Serahi berisi air mawar
Sampai hasrat di dalam tubuh
Tuan seorang jadi penawar*



Paris, 1er juin 1885

Le poète malais Toun Nadim assiste aux obsèques du grand homme de la République française, du rêve européen et du rêve de l'harmonie des nations jusqu'en leur Orient extrême, et lui rend hommage en un court poème, *Le Kalam et le Glaive*. Grâce à Aristide Marre, qui accompagne Toun Nadim dans sa découverte de l'Occident et qui le traduira, ce poème sonne à nos oreilles comme le premier écho revenu de Malaisie à propos du pantouM.

« C'est à Victor Hugo », écrit Aristide, « qu'on doit ainsi l'introduction et la connaissance du premier pantoun publié en France. Le grand poète n'est plus, mais son oeuvre reste immortelle. Nous terminerons cette notice par une petite pièce de vers écrite en malais, le jour même des funérailles grandioses et inoubliables qui lui furent faites par le peuple de Paris » :

Le Kalam et le Glaive

*Hommes et femmes,
Jeunes garçons et jeunes filles,
Enfants conduits par la main,
Petits-enfants portés dans les bras,
Tous sont en marche et s'avancent
Comme les vagues de la mer.
La foule immense pousse des acclamations,
Les bannières flottent au vent,
Les couronnes de fleurs sont portées triomphales;
Les musiques retentissent,
Les soldats tirent le canon.
Le Sultan, roi du monde, a-t-il donc cessé de vivre ?
Quel est le Souverain qui est mort ?
Ce n'est pas un Souverain, c'est un écrivain,
C'est Victor Hugo qui est mort !
Dites dans vos cœurs ;
En vérité c'est le Kalam (la plume)
La première des Créations de Dieu !
Le Kalam est vraiment roi
Le glaive n'était qu'un esclave.*

Ne cherchez pas comment Toun Nadim se trouvait là à cet instant-là, puisque ces 'pantoumniques' pages sont dédiées aux vrais faux et aux faux vrais. Rendons plutôt hommage à Aristide, en passant. Il commença sa carrière au pays breton comme cueilleur de contes oraux, et la termina comme spécialiste de l'arménien. Mais entre-temps, il fut l'un de nos pionniers des études malaises, et à ce titre il laissa à nos générations futures toute une moisson de textes classiques malais.

VI.

Fort de France, 8 décembre 2011

Je découvre *in extremis* sur la Toile tel « Pantoum à monsieur Hugo », fort joliment tourné. En quatre strophes. Retour au vrai de vrai, pour conclure ! Tapez : « Les pieds sur la terre, la tête aux étoiles » et vous trouverez, signé Tamadon :

*Les pieds sur la terre, la tête aux étoiles,
Aux couleurs marines le poète est plus grand
Là, où encre et plume lèvent tous les voiles
En sa terre d'exil où la muse le prend.*

*Aux couleurs marines le poète est plus grand
Dans sa solitude à aimer l'univers
En sa terre d'exil où la muse le prend
Et tous cris et douleurs périssent en ses vers.*

*Dans sa solitude à aimer l'univers
Il hait tout sang versé, maudit la conquête,
Et tous cris et douleurs périssent en ses vers
À l'aube d'un rêve dont amour est quête.*

*Il hait tout sang versé, maudit la conquête,
Les pieds sur la terre, la tête aux étoiles,
À l'aube d'un rêve dont amour est quête
Là, où encre et plume lèvent tous les voiles. ■*